

pluvieuses en aient enlevé le nitre, toujours prêt à efflorir.

Depuis Amranda, nous nous dirigeons vers le sud, nous élevant insensiblement vers de meilleures terres, qui produisent du bois de bonne qualité. A 50 mètres déjà, l'acacia disparaît, laissant la place au *mayombo*, dont l'écorce rend de grands services aux naturels; ils en font des vêtements et des boîtes; les troncs creusés pourraient servir de pirogues. A Bouanga, la langue ouahouma, en usage depuis l'Albert-Nyanza, cesse d'être comprise et nous prenons des interprètes ouanyamouézi : nos sceptiques Zanzibari commencent enfin à reconnaître que nous approchons de *Pouani* (la côte).

Il faut à présent nous acheminer vers l'est, sur la route de la station missionnaire qu'on nous dit exister encore à Ousambi-ro. De Bouanga à Ouyombi, étape de six heures trois quarts; de Ouyombi à Kamouaga, étape de cinq heures; cinq heures encore jusqu'à Oumpété; six heures jusqu'à Oussambi-ro. La mission française est déserte. Au centre de la palissade circulaire se trouve une jolie église surmontée d'une simple croix, dont la vue nous remet au cœur ces mots CHRIST et CIVILISATION, auxquels, je le crains, plusieurs d'entre nous étaient depuis longtemps devenus étrangers.

Les missionnaires français, il faut le dire, ne sauraient être surpassés dans l'art de donner à leurs stations, et avec les plus misérables matériaux, un aspect de confort et d'élégance. De ces plaines arides, où pendant la saison sèche, mes lecteurs ont pu le constater, on trouve à peine, sur une étendue de 4 à 500 kilomètres, un coin de paysage digne d'être remarqué, leur établissement occupait peut-être le lieu le plus ingrat. Et cependant il faisait plaisir à regarder. Trois rangées de constructions en pisé et peu élevées forment les trois côtés d'une cour spacieuse. Chacune comprend quatre ou cinq chambres, très proprement plâtrées avec une sorte de terre glaise grise, au dehors comme au dedans. Au milieu s'élève l'église, fort bien construite avec le *mayombo* de la forêt prochaine et l'argile du sol environnant. Un premier rang de palis protégeait la demeure des missionnaires, et un second, le village de leurs prosélytes. Rien de mieux conçu et de mieux exécuté. C'était, on le voyait, une œuvre de patience et d'amour. Mais si leur foi eût été moins ardente, ils se fussent peut-être aperçus

à temps qu'ils venaient s'établir au milieu des plus perfides, des plus endureis, des plus sensuels des indigènes, des Ouanyamouézi, c'est tout dire, et que le pays manque d'eau. Aussi ont-ils reçu l'ordre du départ avant que la station fût complètement achevée.

J'avais déjà, pour ne pas trop le surprendre, expédié des messagers à M. Mackay, de la Société des Missions de l'Église anglicane, et, le lendemain, nous arrivions en vue de son établissement, construit au milieu d'une morne solitude, à la base d'une colline dont la cime est couverte de roches jetées pêle-mêle, un véritable chaos; elle descend en pente douce vers une prairie marécageuse où abondent les papyrus. Au delà brillent les eaux d'une longue baie du Victoria-Nyanza. Nous sommes sur une route assez large pour le passage d'un wagon; un peu plus loin voici le véhicule lui-même, — quelques planches montées sur des roues en bois, et chargées de matériaux de construction. L'aspect du paysage vous serre le cœur. Rien de vert, sauf en bas dans le marigot. L'herbe est morte; morts aussi les arbres, ou flétris, ou malades. Pas un bourgeon, pas une fleur; la sécheresse a tout emporté. Nous avons encore un kilomètre à faire quand se présente un petit homme à barbe abondante et brune, cheveux châtain, costume de toile blanche, chapeau tyrolien gris.

« C'est vous, monsieur Mackay! Mouanga ne vous a pas happé, cette fois! Quelle vie il a dû vous faire là-bas? Mais vous ne semblez pas en avoir trop souffert! On dirait que vous revenez d'Angleterre!

— Non! j'en suis à ma dixième année d'Afrique. Mouanga a levé l'embargo, le révérend Cyril Gordon m'a remplacé; mais, depuis, tous les missionnaires ont été expulsés de l'Ouganda. »

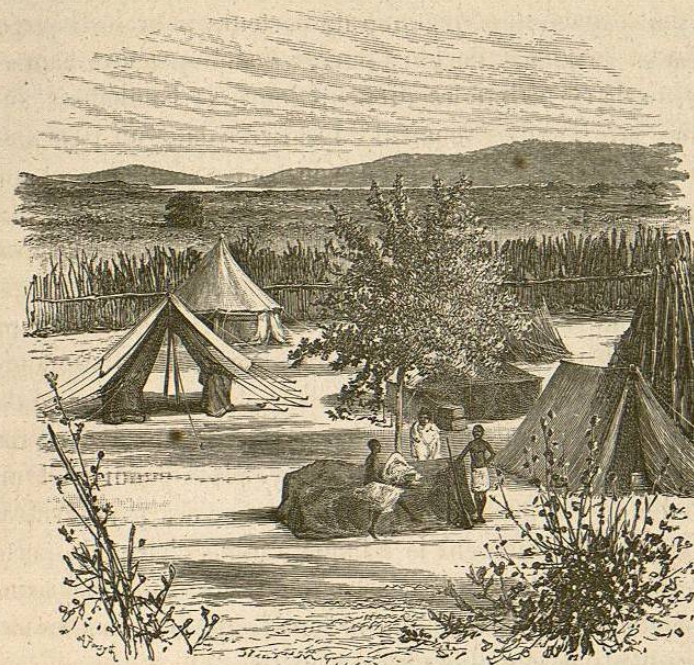
Causant ainsi, nous entrons dans l'enceinte de hautes perches qui entoure la mission. Ici tout annonce le travail persévérant, sans repos, sans relâche, dans la plaine, sous le soleil cuisant; à la ferme, à l'établi; partout on sent la résolution bien arrêtée de ne pas se croiser les bras pour réfléchir à tout ce qui vous entoure, de peur que le désespoir ne vous saisisse et ne vous pousse à chercher le moyen le plus prompt d'en finir avec toutes ces misères. Dans la cour, un grand atelier, bien installé, plein d'outils et d'instruments;

des forgerons sont en train de river une chaudière à vapeur; d'autres réparent un canot; à côté, une fosse à scier le bois; tout autour sont empilées des billes de bois; plus loin, des perches à palissades. Ailleurs, les étables et les parcs à chèvres; des poules, par vingtaines, y picorent des grains microscopiques. En dehors du quartier européen s'ébattent de joyeux enfants, grands et petits, négrillons à peau luisante et paraissant très bien se porter. Les travailleurs se découvrent en passant et nous disent bonjour.

Mais si quelque chose peut, plus encore que le travail, nous donner de la joie sur cette terre de Dieu, c'est le sentiment que notre tâche va être terminée. Cette impression, je commençai à l'éprouver dès mon entrée dans la maison des missionnaires. Mon œuvre n'était pas tout à fait accomplie, mais l'accueil que l'on nous faisait était le présage de son achèvement prochain.

On m'introduit dans une chambre aux solides murailles d'argile, épaisses de 60 centimètres, bien plâtrées, parsemées de gravures représentant des scènes de l'histoire des Missions; quatre rayons contiennent un choix de livres utiles. « *Alla ho akbar!* me dit Hassan, le majordome zanzibari de Mackay. Des livres! Mackay en a par milliers, dans sa chambre à coucher, dans la salle à manger, dans l'église, partout! Des livres charges sur charges! » Et tout en savourant, pour la première fois depuis trente mois, d'exquises tartines de pain de ménage avec du beurre et de vrai café, je sympathise avec M. Mackay et comprends sa passion pour la lecture. Au milieu de tant de bouquins, de négrillons, d'ouvriers à conduire, il n'a pas le temps de s'ennuyer ou de trop s'étendre sur ce qui l'entoure, désastres, tristesses, désespoir, solitude. Un littérateur distingué a dernièrement écrit l'histoire d'un homme qui a longtemps séjourné en Afrique; le livre n'est d'un bout à l'autre qu'un long gémissement. Le spectacle des agissements de M. Mackay eût guéri à la fois l'auteur et son héros. Notre missionnaire ne prend pas le temps de se douloir et de récriminer. Dieu sait pourtant si jamais homme eut meilleure occasion d'être triste et mélancolique, de regretter sa solitude, de rêver « sombre oubli » et « vers du tombeau »! Quand Mouanga a fait tuer Hannington, l'évêque de M. Mackay, brûler vifs ses élèves, étrangler ses néophytes, assommer ses amis, puis qu'il a levé sur le petit homme ce regard qui annonçait la mort, il n'a pu

faire baisser ces calmes yeux bleus. Voir ce véritable héros poursuivre depuis douze ans son œuvre, jour après jour, sans un mot de regret, diriger son petit troupeau du désert, annoncer « chaque matin la bonté de l'Éternel, et sa fidélité toutes les nuits », vaut bien la peine, par la leçon de courage moral



Mission de M. Mackay au Victoria-Nyanza.

et de contentement qu'on en retire, d'entreprendre un long et périlleux voyage.

Notre séjour à la station des missions se prolongea du 28 août au matin du 17 septembre. Tous les Européens de l'expédition se trouvèrent admirablement de l'aimable société, d'une nourriture régulière autant que bien préparée, et surtout du repos complet.

Nous étions maintenant riches en provisions de toute sorte, apportées de la côte par M. Stokes en 1888 et que M. Mackay avait bien voulu nous garder. Deux cents ballots d'articles divers et quarante de conserves. Je fis distribuer à prix coûtant trente charges d'étoffe pour que chacun pût se refaire, à cœur joie, de toutes ses privations. On livra quatorze ânes au Pacha pour le transport de ses malades. Les missionnaires

français de Boukoumbi eurent la bonté de nous visiter et de nous apporter des produits de leurs jardins; je leur achetai des ânes de selle pour le Pacha, Casati et moi. Ils ouvrirent leurs magasins à nos officiers, et les bottines, pantoufles, chemises, chapeaux qu'ils y trouvèrent, leur permirent de s'équiper convenablement.

Ayant engagé une vingtaine de porteurs pour les bagages, quelques Zanzibari de plus purent s'employer aux hamacs. Malgré cela et malgré les dix-neuf jours de bombances auxquelles nos hommes venaient de se livrer dans un pays assez bien approvisionné du reste, il s'en trouva plus de cent qui, la veille de notre départ, quand je passai la revue, se plaignaient de souffrir à la poitrine, au foie ou aux reins, d'avoir l'asthme ou la sciatique et se déclaraient incapables de voyager.

Le même soir un somptueux repas d'adieu était offert par MM. Mackay et Deakes, les seuls membres de la mission présents à Makolo, MM. Gordon et Walker étant partis pour l'Ouganda quelques jours avant notre arrivée. On nous servit rosbif, volailles rôties, riz, sauces, curry, plum-pudding et une bouteille de vin médical. Selon la coutume des pays civilisés, des discours terminèrent le banquet. Je fus chargé de porter un toast à Emin Pacha. M. Mackay but à ma santé, et chacune des personnes présentes fut à son tour l'objet des vœux les plus bienveillants, et des plus sincères aussi.

DERNIÈRE LETTRE DE M. A.-M. MACKAY.

Ousambiro, 5 janvier 1890.

Mon très cher monsieur,

Vous m'avez honoré de trois précieuses lettres, dont deux datées d'Ousongo et une d'Ougogo. La dernière m'arriva le 1^{er} décembre.

Depuis que les missionnaires français ont passé ici pour rejoindre votre expédition, je n'ai pas envoyé de courriers à la côte.

J'ai été bien heureux d'apprendre que vous avez réussi à votre satisfaction et pense que vous êtes maintenant confortablement installé en pays civilisé et jouissez d'un repos chèrement acheté après les fatigues et les privations du grand voyage. Si quelqu'un mérite les félicitations de l'Europe, c'est vous certainement. Mais sans doute vous en aurez bientôt assez de toutes ces ovations et ne demanderez qu'à vous retirer à l'écart pour écrire le récit de vos remarquables aventures. Inutile de vous dire le profond sentiment de solitude physique et morale qui nous a envahis sitôt après votre départ. Nous attendîmes vainement le courrier annoncé, et les porteurs revinrent de

Kissokoué le 25 octobre, sans lettres de la côte. En décembre nous avons reçu beaucoup de lettres, mais ni journaux ni revues. Ce sera pour plus tard.

Après avoir été bien malade, Deakes est complètement rétabli. Depuis les pluies, notre colonie de Baganda, presque entière, a été éprouvée par les fièvres. Votre homme Ali bin Saïd est mort le 27 septembre, et Mohammed Arabi, un des blancs du Pacha, le 20 octobre. Les autres, au nombre de huit, sont tout à fait guéris et à l'ouvrage.

Ma machine à vapeur est terminée ainsi que les pompes; la chaudière est rivée avec son foyer et le revêtement extérieur. Ce travail a été tout une affaire; depuis 14 ans les plaques, sans cesse changées de place, n'avaient plus forme, elles étaient devenues cassantes comme de l'acier, quoique portant les meilleures marques. J'ai réussi, en le faisant refondre. J'installe maintenant une scierie à vapeur, car il me faut des planches pour le nouveau bateau. La pirogue transformée, que vous avez vue déjà fort avancée, est presque finie et le serait complètement si je n'avais eu d'autres occupations, entre autres des travaux d'impression pour Bouganda.

Vous aurez appris qu'après de rudes combats, les chrétiens ont battu Karéma et ses Arabes, puis replacé Mouanga sur le trône. Ils ont pris tous les commandements, les partageant également entre catholiques et protestants. Apollon Kagoua, un de mes élèves, jeune homme très actif, a été nommé Katekiro.

Mouanga est complètement entre leurs mains, et ils ne paraissent pas disposés à lui en laisser faire à sa guise. Cinq missionnaires français, y compris leurs évêques, sont maintenant dans sa capitale, où notre mission n'est représentée que par Walker et Gordon.

Je ne sais rien de la Compagnie impériale de l'Afrique Orientale, depuis la vieille nouvelle de Zanzibar, en février, qu'ils étaient à Oulou. A leur tête ils semblent avoir besoin d'un homme actif et résolu, et ma joie sera grande d'apprendre que leurs affaires sont entre vos mains. Je suis heureux que M. Mackinnon ait été fait chevalier. Il mérite bien cet honneur. J'ai écrit à ses agents de Zanzibar pour leur démontrer l'absurdité de concéder à l'Allemagne que la ligne frontière passe à l'ouest du lac, le long du 1^o lat. S., ce qui couperait en deux le royaume de Bouganda, puisque le Karagoué, l'Oussoui et l'Oussindja lui appartiennent ou lui payent tribut jusqu'à Serombo, au sud. Des limites tracées sur le papier à Berlin ou à Londres n'empêcheront pas ces États de reconnaître la suzeraineté de Bouganda. Il n'y a pas matière à rivalité. La seule ligne frontière que je comprenne partirait de la pointe de cette longue baie (détroit de Smith), diagonalement au S.-O. jusqu'à l'intersection du 4^e parallèle avec le 34^e degré de longitude et de là droit à l'ouest vers Bikani, sur le Tanganyka.

Plusieurs chefs du Sud-Ouest m'ont visité, d'autres m'ont envoyé des émissaires, et je compte leur faire porter ces lettres à Ouyin, car ces misérables tribus Nindo me font l'effet d'être par trop rapaces.

J'ai envoyé des étoffes et autres objets à Nindo pour racheter la carabine enlevée à votre messenger, mais ce coquin de Mouanangoua a gardé le prix et la carabine, sous prétexte d'une querelle avec Stokes.... Je me garderai de mouiller dans leurs eaux.

J'apprends de bonne source que les Banyoro par vous combattus n'étaient pas qu'une expédition faisant razzia, mais la propre armée de Kabba Réga, envoyée contre vous tout exprès. La défaite de ses troupes l'a démoralisé, au point qu'il s'est réfugié sur une île du lac Albert.

Un mois après votre départ, Mouanga envoyait ici une députation implorant votre assistance.

Les Arabes paraissent n'avoir plus aucune confiance et ont décampé de Nagou. La *dhou* de Saïd bin Saïf (Kipanda), avec sa cargaison de fusils et de barils de poudre, a été prise et détruite par les gens de Mouanga, ainsi que celle de Soungourou. Il n'y a plus sur le lac que la seule embarcation de Stokes. J'ai dépecé l'*Éléonore*, trop délabrée pour servir encore, mais j'espère mettre bientôt à flot un autre bateau, en attendant de lancer ma petite chaloupe à vapeur.

Je n'ai aucune nouvelle authentique de la côte. On m'a parlé de la réinstallation des Allemands à Mpouapoua. Assurément l'expérience leur profitera, mais jusqu'à présent ils s'y sont bien mal pris. J'espère cependant que ni eux ni les Anglais n'en viendront à faire parler la poudre. Ce ne serait pas le moyen de gagner les chefs de l'intérieur.

Être ou ne pas être : voilà la question. Aurons-nous ou n'aurons-nous pas la route du lac? C'est en vous que je fonde ma seule espérance pour ce pays. Sur ce sujet, vous seul pouvez éclairer Sir William Mackinnon. Je ne donnerais pas douze sols de tout ce qu'auront fait les Compagnies en cinquante ans, si elles ne commencent par relier le lac à la côte par une route quelconque. Quand on l'aura ouverte, du coup on aura cassé l'échine à l'incorrigible barbarie.

Mes meilleurs remerciements pour votre bonté en laissant pour moi le théodolite à Kissokoué. J'espère qu'il me parviendra sans accident. Il me sera doublement précieux comme souvenir de vous.

Avec tous mes souhaits, croyez-moi toujours, mon cher monsieur, votre fidèle,

A.-M. MACKAY.

A H.-M. STANLEY.

J'ai appris avec douleur que M. Mackay, le meilleur missionnaire que nous ayons eu depuis Livingstone, est mort au commencement de février. Comme Livingstone, il a voulu rester à son poste. Cependant je l'avais fortement pressé de nous accompagner à la côte.

CHAPITRE XXXV

DU VICTORIA-NYANZA A ZANZIBAR

(Du 17 septembre 1889 au 16 janvier 1890.)

L'œuvre missionnaire sur les rives du Victoria-Nyanza et du fleuve Congo. — La route à partir de la mission Mackay. — Le pays de Guengué. — A Koungou, la paix fut difficile à garder. — Rupture de la paix à Ikoma. — Monangoué pris et relâché. — Les guerriers ouassoukouma nous attaquent, puis battent en retraite. — Trahison. — De Néra jusqu'à Séké. — Nous entrons chez Sinyanga. — Amitié entre les indigènes et nos hommes. — Agression constante des natifs. — Lourds tributs. — Massacre d'une caravane. — L'Oussongo et son chef Mittinguinya. — Ses voisins et entours. — Deux missionnaires français nous rejoignent. — Crânes humains à Ikoungou. — Nous rencontrons une caravane de Tippou-Tib, venant de Zanzibar. — Les troubles à Ougogo. — Le lieutenant Schmidt nous souhaite la bienvenue à Mpouapoua. — Emin Pacha visite les Pères du Saint-Esprit. — Les Pères ignoraient la célébrité d'Emin. — Notre courrier s'égarant continuellement en Afrique. — Coupillures de journaux. — Le baron de Gravenreuth et plusieurs autres viennent à notre rencontre. — Provisions d'Europe, effets et chaussures. — Le major Wissmann. — Wissmann et Schmidt nous conduisent à Bagamoyo. — Les hôtes et le diner servi au mess des officiers allemands. — Le major Wissmann propose la santé des invités. — Ma réponse et celle d'Emin. — L'accident arrivé à Emin. — Emin à l'hôpital. — L'opinion du Dr Parke. — Effet produit à Bagamoyo. — On s'embarque pour Zanzibar. — Dernières paroles avec Emin Pacha. — Maladie du Dr Parke. — Emin Pacha entre au service du gouvernement allemand. — Lettre d'Emin Pacha à Sir John Kirk. — Cessation brusque des rapports d'Emin avec moi. — Trois occasions dans lesquelles j'ai pu sembler offenser Emin. — Les craintes d'Emin. — Réponse du Khédive. — Emin et la Compagnie britannique de l'Afrique orientale. — La courtoisie et l'hospitalité reçues à Zanzibar. — Sommes dues aux survivants de l'expédition de secours. — Djaffar Tarya, l'agent de Tippou-Tib à Zanzibar. — Le juge consulaire fait opposition, en mon nom, sur une somme appartenant à Tippou-Tib. — Au Caire. — Conclusion.

Il y a quinze ans ce mois-ci que, pour la première fois, j'arrivai sur les bords de cette mer Victorienne; je lançai mon embarcation sur ses eaux, je naviguai le long de ses rives, j'inspectai ses baies et ses criques et en esquissai les contours. Six mois après, pour la modique somme de deux sous, le